érudit
www.erudit.org

Article

« Au-delà de l'actualité »

Suzanne Lamy

Voix et Images, vol. 12, n° 1, (34) 1986, p. 161-164.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/200620ar

DOI: 10.7202/200620ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:44

Revues

Au-delà de l'actualité

par Suzanne Lamy, Cégep du Vieux Montréal

Des textes. De plus en plus de textes. Les personnes qui signent des commentaires ou des critiques, de jour en jour plus nombreuses. Pas de mois où, au Québec, quelque nouvelle publication n'apparaisse.

Face à une telle prolifération de l'écrit, en symétrie inverse de la minceur et de la pauvreté qui ont prévalu jusqu'à 1965 environ, quelle posture adopter si l'on espère aller au-delà du compte rendu? Si l'on souhaite que les lignes de force qui pourraient se dessiner ici ou là ne nous échappent pas et si, dans cet écheveau serré, constitué d'amitiés et de complaisances, de rancœurs et d'affinités, d'hypocrisies et de joyeuse effervescence qui constitue le milieu culturel, on tente, par instants du moins, de tenir sa tête hors de l'eau?

Pareille chronique ne va pas sans défi. On jugera sur pièces... L'abandon des idéologies et l'effondrement des modes rendent le climat relativement serein. Les habitudes de rigueur demeurent, une réévaluation des savoirs est en cours. Il est plus facile aujourd'hui qu'hier de dire que ce qui se lit sans plaisir dans l'immédiat risque d'être insupportable d'odeur de ranci dans le futur. Il n'y a aucune obligation à écrire et ce qui est paraphrase de paraphrase n'aurait pas dû atteindre le noir de l'imprimé. Ce n'est pas être trop exigeant non plus que de s'attendre à un minimum d'aisance dans la précision et dans l'art de la nuance, de ne pas éprouver la moindre gêne à abandonner tout écrit qui, tout en étant savant, reste englué dans une rebutante lourdeur. L'impression que, dans le texte, circule un esprit, passe une présence n'a pas à être laissée pour compte, même dans le discours universitaire. Le genre d'écrits qui nous intéresse ici suppose la tendance à l'objectivité, la distance indispensable, sans que la parole en soit pour autant désincarnée.

D'autre part, comment au Québec, faire le partage entre ce qui est universitaire et ce qui ne l'est pas? La démarcation est impossible, et en un sens, elle s'avère rafraîchissante. Elle est signe d'un climat ouvert, en pleine recherche. Nombre d'universitaires chevronnés écrivent dans des revues qui ne relèvent pas toujours de l'université. Par ailleurs, des universitaires assis à demeure n'ont pas produit en cinq ans une demi-douzaine de textes qui valent deux heures de lecture.

Les plaisirs de la table

Le coup d'éclat des dernières années en matière de revues, a été donné en 1983 par **Vice versa** venu combler un vide. Tout polyethnique que soit le Québec, aucune manifestation ne rendait cette réalité visible sur le plan culturel. L'épigraphe de Cioran, retenue par V. Krysinski dans le dernier numéro, donne le ton: *Notre époque sera marquée par le romantisme des apatrides. Déjà se forme l'image d'un univers où plus personne n'aura droit de cité. Dans tout citoyen d'aujourd'hui gît un métèque futur.* L'existence de

Vice versa ne veut pas dire que le multiculturalisme soit passé dans les faits au sein des institutions du Québec et qu'il ne reste beaucoup à faire. Mais il rend compte de la prise de conscience et de la maturité dont les fondateurs d'origine italienne (Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia entre autres) ont fait preuve en mettant sur pied cette revue dont des textes en français et en italien mis en regard témoignent de l'importance de cette ethnie.

Sous le thème de «Plaisirs et fantasmes de la table», le dernier numéro (mai-août 1986) a choisi, par le canal culturel de la nourriture et de sa consommation, de mettre en évidence le fait que la multiplicité des ethnies n'est pas dispersion mais richesse, qu'elle a un pouvoir fécondant. Ce qui ressort de ce numéro: la présentation «De Déméter à l'(sic)hamburger», un peu courte, est compensée par l'intérêt des approches tant théoriques que personnelles. Le menu copieux, sans être indigeste, comporte un plat de résistance inattendu: un article de Roland Barthes paru en 1961 dans **les Annales**. L'enrichissement des pratiques locales par les emprunts à la cuisine italienne (spaghetti, pizzas, poivrons, tomates...) est si répandue que les Québécois ne les ressentent pas comme indissociables de leurs habitudes culinaires quotidiennes. Cette assimilation s'est faite en douceur, dans le besoin de sécurité, puisqu'on ne quitte pas le coqueron natal, et avec suffisamment d'esprit d'aventure pour apprécier la différence sans en être déboussolé. Et sur les plans de la restauration et de la gastronomie, Montréal a acquis une spécificité qui, sans elle, n'existerait pas.

Le piment de **Vice versa**: d'un numéro à l'autre, on ne sait pas de quels mets sera composée la carte. L'existence de la revue change le paysage culturel et devrait avoir des répercussions. On y retrouve des noms connus (René Daniel Dubois, Marco Micone...), des méconnus (Patrick Coppens), des critiques à la dent dure en train de faire leur marque (Danielle Zana), des inconnus qui pourraient bien ne pas le demeurer (Michèle Blanc...)

Mais si l'aspect matériel de la revue est agréable, son format trop grand en rend la consommation impossible dans le bus, le métro ou dans son lit. Tenir ces grandes feuilles à bout de bras ne facilite pas l'ingestion.

Musique de chambre

Discrète et grave, toujours prudente, **Études françaises** occupe une place respectable dans la vie intellectuelle d'ici. Les deux derniers numéro: 21, 3 (hiver 85-86) et 22, 1 (printemps 86) illustrent les intérêts de la revue, d'abord locaux (le premier est consacré à Jacques Poulin) et ouverts sur l'extérieur (le deuxième «ça me fait penser») à l'association libre.

Le numéro sur Poulin contribue à faire sortir du clair-obscur l'œuvre ni très connue ni très abondante de cet écrivain éminemment sympathique. Poulin n'est pas de ceux qui parlent fort; sa maturation s'est faite sans fracas (six livres depuis 1967). Écrivain francophone, nourri de la culture d'outre-Atlantique, il n'en est pas moins profondément nord-américain. Par ses références, ses allusions savantes ou prosaïques, mais aussi par sa sensibilité, sa façon de poursuivre sa quête, d'être étranger — comme Louis Gauthier ou Jacques Savoie — à l'attitude de celui qui serait en possession de quelque vérité.

Les lectures de déchiffrement qui nous sont données collent à ses textes d'apparence limpide. Ils se lisent agréablement, se complètent, incidemment se recoupent et, de leurs angles de vision différents, l'œuvre ressort plus intéressante que jamais. L'article élaboré de Ginette Michaud, par le lien qu'il établit avec la question du post-modernisme, intrigue d'abord, puis convainc. Son étude minutieuse, très fouillée montre combien se cache d'art en deça de cette écriture «minimaliste».

Ce que l'on peut regretter, c'est que n'ait pas été relevée à l'occasion de ce numéro, la spécificité des couples mis en scène par Poulin. Les hommes ne jouent pas aux héros (Aquin), ne sont pas des cerveaux enregistreurs (Lapierre), des êtres au «ça» en folie (V.L. Beaulieu). Non, ce sont hommes et rien que hommes. Sans doute est-ce pour cette raison que les femmes se sentent à l'aise dans ces récits. Quel écrivain d'ici et d'ailleurs a si bien donné corps et sens à un couple aux rôles inversés (la Grande Sauterelle n'ignore rien de la mécanique, sous l'œil de Jack Waterman qui cuisine avec naturel, sans que la main mise à la pâte ait l'air d'être là pour paraître dans le coup)? Cette *tolérance des différences* qu'évoque Jeanne Demers, dommage qu'elle n'ait pas été davantage creusée.

Autre regret: en page 5, figure la liste des sigles renvoyant à la liste des ouvrages de Poulin, mais un relevé des rééditions récentes aurait été utile. La bibliographie critique pourtant peu abondante n'est pas précise; des articles sont seulement signalés au hasard des besoins. Ce n'est pas que la pratique des bibliographies données pour exhaustives (et qui ne le sont pas) soit souhaitable. À retenir le moindre articulet de l'auteur et toute ligne de quelque commentateur que ce soit, on a déjà des bibliographies qui n'ont plus de pertinence et qui, dans dix ans, deviendront aussi épaisses que des dictionnaires.

Ce rapide tour d'horizon ne permet que de signaler l'originalité du no 11, 1 d'**Études françaises** consacré à l'association libre, phénomène banal, fuyant, énigmatique qui ne cesse de réserver d'inquiétantes surprises fort bien mises en évidence par les deux études de «cas» signées par Octave Mannoni et par François Peraldi.

La parodie mode d'emploi

Le volume 19, no (printemps-été 1986) d'**Études littéraires** consacré à «La parodie: théorie et lecture» publie des textes écrits à l'occasion du Colloque «History and Parody» qui a eu lieu à Kingston en 1981. Les textes ont peut-être pris un peu d'âge, mais qu'importe: l'intérêt pour la parodie demeure.

Toutefois, en 1986, l'heure des spéculations assurées étant un peu passée et l'analyse microscopique qui a fait les beaux jours du structuralisme marquant un recul, on se demande quelle position adopteront les commentateurs aux prises avec les textes modernes. En dix-septiémiste consommé, Bernard Beugnot a surmonté la difficulté en tentant de *situer la parodie dans la conscience critique du XVII^e siècle et d'en poser les problèmes à partir des*

concepts dont il était alors fait usage. Pour les autres articles, le lecteur devra chaque fois ajuster sa lunette d'approche, la nature même du sujet étant des plus complexe.

Ambiguë, moquée à certaines périodes, montée en épingle par le post-modernisme, la parodie muse, s'étale, louvoie, se découvre à certains, passe inaperçue à d'autres, n'en fait qu'à sa tête, joue sur le terrain vague où elle peut aussi bien se dissoudre comme se construire. En ce sens l'article précis et plein d'allant de Pierre Gobin: «Macbête à la foire: de quelques traitements de Shakespeare en français» aborde la question de front en mettant l'accent sur la nature du rapport au texte parodié, sur la multiplicité exemplaire de traitements qu'a suscités **Macbeth,** dont la «traduction» en québécois de Michel Garneau ne s'inscrit d'ailleurs pas de «plain-pied» dans la parodie.

Le théoricien qui essaie d'apprivoiser la parodie s'en retourne souvent à moitié bredouille, après l'avoir sentie, reniflée de tout près et au moment même où il croyait l'avoir prise au collet, il s'aperçoit qu'elle lui a filé entre les doigts, lui laissant son odeur de bête sauvage et féline. C'est un peu l'impression que donne la lecture de ce numéro. Ce qui ne veut surtout pas dire qu'un pas n'a pas été fait dans la saisie de la chose, bien au contraire.

M'en tenant aux articles sur les textes québécois, je retiens ceux de M.-Pierrette Malcuzynski: «Parodie et carnavalisation; l'exemple d'Hubert Aquin», et de Patrick Imbert: «Parodie et parodie au second degré dans le roman québécois moderne». D'un style un peu laborieux, truffé de termes savants, l'article de P.-Malcuzynski tire le texte d'Aquin du côté de la parodie en le «forçant» quelque peu. La façon de faire est habile mais pas aussi rigoureuse qu'on le voudrait: la carnavalisation, tout en étant reconnue comme différente de la parodie est là, en quelque sorte pour étoffer le propos. Beaucoup d'éléments entrent en jeu dans cet article. Trop sans doute. Le résultat est loin d'être homogène. Mais puisqu'il s'agit de **Prochain épisode** et de parodie, peut-être y a-t-il eu là effet de contagion.

Bien au fait de la littérature québécoise, connaisseur de textes que peu de gens ont lus (Claude Mathieu...), Patrick Imbert poursuit d'année en année son travail de découvreur. L'intérêt qu'il manifeste pour la parodie de la parodie ou la parodie au second degré (Ferron, Ducharme, Poupart, Jacques Brossard...) l'amène à conclure sur l'éclatement des discours chez Poupart et Gauthier, poussé à un point tel que *style et parodie s'abolissent, les notions de vraisemblable, de genre, de littérarité n'ont plus cours.* Patrick Imbert est persuasif. En effet, voilà bien mis en évidence, pour la littérature, la facilité, le goût, le talent des Québécois pour les travestissements des textes, en similitude avec le nombre des imitateurs dans les arts de la scène et des jeux intertextuels pratiqués par Sol, Yolande Villemaire...

À la prochaine chronique. On ira voir du côté de **Trois**, de la **RHLQ**, de **Lettres québécoises**... On a beau se rappeler qu'une *rose d'automne est plus qu'une autre exquise*, on espère que des senteurs légères et inconnues viendront nous titiller.

— il fallait lire dans la dernière recension d'**Études françaises** (Vol. XI, no 3, p. 587): *Études françaises* fut la *première revue universitaire à être fondée au Québec.*